

Concerto

Pour solo et ensemble

Jean-Louis Gay

Poésie

Éditions ThoT

À la mémoire de Jean-François.

(Prélude)

*« Celui qui combat peut perdre,
mais celui qui ne combat pas a déjà perdu. »*

Bertolt BRECHT

FUNAMBULE

J'ai marché sur le fil pour vivre ou pour mourir.
J'ai tangué sur le fil entre meilleur et pire.

J'ai laissé en souffrance des heures au fil du temps,
entre jours de coma et nuits de somnambule.
Confondant l'avenir, le passé, le présent,
j'ai erré tant de mois en pantin funambule.

J'ai marché sur le fil pour vivre ou pour mourir.
J'ai jonglé sur le fil entre perdre et guérir.

J'ai dérivé longtemps, bouchon au fil de l'eau,
anxieux dans les tempêtes, inquiet des calmes plats,
armé d'un grand amour en guise d'étambot
et de fortes amitiés comme seules voiles au mât.

J'ai marché sur le fil pour vivre ou pour mourir.
J'ai tenu sur le fil entre me taire et dire.

J'ai perdu tout repère au fil de mes pensées,
vomissant ma révolte et mes imprécations
contre le sort injuste de l'animal traqué.
J'ai haï Dieu, les hommes et leurs fausses religions.

J'ai marché sur le fil pour vivre ou pour mourir.
J'ai traversé le fil entre larmes et sourires.

J'ai senti au plus près le fil du rasoir,
lorsqu'entre mort ou vif hésitait la sentence.
De l'envie d'abandon aux élans de l'espoir,
mon corps renoue enfin au goût de l'existence.

En descendant du fil, faux héros applaudi,
incertain, malhabile, je réapprends la vie.

premier **1** mouvement

*« Vous qui devez entrer, abandonnez l'espoir. »
Je vis ces mots tracés d'une couleur obscure,
écrits sur le fronton d'une porte, et je dis :
« Maître leur sens paraît terrible et difficile. » »*

Dante ALIGHIERI

DIAGNOSTIC DU MENSONGE

Après des mois de peur, de descente en enfer,
entre prélèvements et avis médicaux,
après la loterie des tous les coups l'on perd
au hasard d'analyses à mauvais numéros,
l'horreur éclate en bleu sur l'écran du scanner...
Cancer.

Après une complicité inquiète mais bavarde de trois mois,
une résignation lasse installe entre nous, comme un dénouement,
le silence et la solitude.

Chacun comprend qu'il doit se préparer à son propre combat,
car si nous le pressentons commun, nous l'envisageons déjà
différent.

Alors nous élevons en digues contre le désespoir des certitudes
personnelles pour conjurer le sort, mépriser la peur et affermir
la volonté.

Au fil des jours sans nuit à pleurer l'avenir,
en deuil du passé et terreur du présent,
au fil de mots si vides que rien ne reste à dire,
quand les regards eux-mêmes parlent de renoncement,
la parole s'exile et oblige à choisir...
Mentir.

Au fil des jours, nous établissons en cachette notre plan de
bataille,

sachant trop que nous la conduirons en grande partie à l'insu de l'autre.

Le mutisme se tisse entre nous,
devenant le seul lien qui permet par amour
de perdre ou de gagner dans la dignité contre la maladie.

Le mensonge du malade à son entourage
sur son état de douleur et de courage
qui, entre vie et mort, le maintient en otage.

Le mensonge de l'entourage à son malade
sur sa capacité morale de parade
et la limite atteinte entre aide et dérobade.

Le mensonge réciproque du constat d'hallali
en corps dégradé et naufrage d'esprit,
chronique trop annoncée de prochaine agonie.

Submergé par la douleur interrogative de tes yeux bleus,
je m'engage à inventer pour toi et pour tous ceux que j'aime,
le plus vrai mensonge de ma vie.
Il ne sera pas grand ou petit, important ou banal, beau ou laid,
il sera tout simplement essentiel.
Ils ne sauront jamais rien de mes doutes,
je ne leur insufflerai que de l'espoir.

Face aux instants reclus à ne plus discerner
entre raisons de vivre et désirs d'abandon,
contre la trop morbide tentation d'abdiquer,

parfois une révolte sonne comme un clairon
qui vient au fond du lit reflourir en espoir...
Vouloir.

Je lis alors dans ton regard que tu décides d'un pari identique.
Les abjects termes de l'échange honteux s'installent.
Chacun sait et chacun ment.
Ce fragile équilibre sera le pacte odieux
que le diable nous oblige à passer
pour supporter ensemble la tragédie.

PREMIÈRE NUIT EN CHAMBRE 17

Centre hospitalier universitaire,
Service hématologie,
sixième étage,
chambre 17.

Le baiser dont tu me gratifies en me quittant défie la peur.
Surprenante alchimie érotique, il se transmute
en tendresse de l'amour, rage de la guerre et confiance de
l'attente.

Allongé sur mon lit, seul, depuis la première fois que je sais,
je sens monter en moi une impuissante colère
contre l'implacable injustice de cette maladie.

J'en veux à Dieu
ou à ce qui en tient lieu,
de me signifier si soudainement ma misérable condition de
mortel,
sans avoir pris la peine de me montrer davantage combien la
vie est belle.

J'en veux aux autres,
à tous ces bons apôtres,
hier si francs compagnons des moments d'allégresse d'une vie
d'insouciance
qui ignorent aujourd'hui la plaie de ma souffrance.